

# Arabes ou Occitans? Les vaincus de Poitiers

A quoi servit la bataille de Poitiers en 732? Certainement pas à arrêter les Arabes, déjà défaits à Toulouse en 721 mais dont la menace d'invasion ne disparaîtra qu'en 801. Alors qui sont les vrais vaincus de Poitiers?

**L**E danger musulman est une constante de notre histoire. Tantôt craint, tantôt méprisé, qu'il soit arabe ou qu'il soit turc, il fut utilisé sans cesse pour vivifier la chrétienté ou exalter l'Occident. Le mythe de la bataille de Poitiers — coup d'arrêt à l'expansion de l'Islam — fut créé au XIX<sup>e</sup> siècle, en France, lorsque des gouvernements se lancèrent dans l'aventure coloniale en Afrique, à la recherche d'une gloire qui ferait oublier les déboires napoléoniens en Europe. Mais la bataille de Poitiers eut une influence autre que celle qui lui prête cette récente tradition. Le choc des deux armées franque et arabe eut, en effet, plus de conséquences pour le continent européen que pour les destinées de l'Islam.

Charles Martel ne fut pas le « Marteau des Infidèles », comme l'ont présenté les images d'Épinal. Ses descendants, Pépin le Bref et Charlemagne, purent à peine prétendre à ce titre. Leur gloire est ailleurs. L'examen de la situation aux alentours de 732 le prouve et le récit de la bataille montre quelle interprétation en firent les contemporains.

Sur le continent européen, les premières victoires musulmanes

eurent quelque chose de foudroyant. L'Espagne wisigothique, minée par l'antijudaïsme et les querelles intérieures, s'effondra comme un château de cartes entre 711 et 718. Les conquérants, très peu nombreux, eux-mêmes divisés entre Syriens et Berbères, furent étonnés de l'aide que leur apportèrent les Juifs persécutés par les Wisigoths et certaines familles nobles. Ils occupèrent bientôt la Gaule wisigothique qui s'étendait de Collioure jusqu'au delta du Rhône et faisait partie de l'ancien royaume d'Espagne. Autour de Narbonne et jusqu'à Carcassonne, ce territoire sous domination musulmane allait pouvoir devenir une base pour continuer et même étendre les conquêtes au-delà. Dans l'esprit des premiers émirs, il s'agissait surtout de réaliser de fructueuses razzias et de tâter en même temps le degré de résistance du royaume chrétien voisin.

Or, en apparence, la Gaule mérovingienne était alors tout aussi divisée, si ce n'est plus, que l'Espagne wisigothique. Autour du Languedoc devenu arabe se trouvent deux territoires presque autonomes, la Provence et l'Aquitaine.

L'Aquitaine, qui va de la Loire aux Cévennes, jusqu'aux Pyrénées,

Tous les regards sont sur la croix coltrine, la tunique épaisse, le geste magistral de Charles Martel, le regard farouche de l'Arabe.

Cette peinture de Steuben, de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, illustre à merveille la force du mythe de la bataille de Poitiers. (Musée de Versailles, Paris, collection de la Galerie d'Orléans).

**P**ROFESSEUR à l'université de Lille-III, **Michel Rouche** est l'auteur d'une thèse sur *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes* et a notamment publié *Les Empires universels, V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles* (Encyclopédie universelle Larousse; Le livre de poche), et *Le haut Moyen Âge, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles*, en collaboration avec J. Dhondt (Bordas, 1976). Il a notamment publié dans *L'Histoire* « Clovis » (n° 23, mai 1980) et « La violence des Gaulois » (n° 30, janvier 1981), article qui a provoqué de nombreuses réactions (n° 33, avril 1981, p. 83).

est dirigée par le roi Eudes. Quasi-indépendant, ce souverain s'appuie essentiellement sur les Basques, peuple encore païen qui lui fournit des cavaliers réputés.

La Bourgogne est divisée au moins entre trois principautés autonomes. La Neustrie (de la Loire à l'Escaut) est officiellement dirigée par Chilpéric II. Mais ce roi fantôme est aux mains d'un maire du palais qui n'en fait qu'à sa tête. En Austrasie (de l'Escaut au Rhin), la famille des Pépin qui monopolisait jusqu'ici la mairie du palais n'a qu'un bâtard pour héritier, un féroce guerrier aux joues roses, Karl (ce qui signifie « le frais », « le joufflu », en vieil haut-allemand), dont nous avons fait Charles. Lui aussi va gouverner à la place d'un autre roi mérovingien Thierry IV. Mais il prétend de plus diriger toute la Gaule mérovingienne; il tente même de s'emparer de la Frise et de l'Alémanie. Bref, vue de l'extérieur, la Gaule mérovingienne finissante apparaît comme un nœud de vipères d'où, seules, émergent deux têtes, Eudes en Aquitaine et Charles Martel en Austrasie.

Aussi, les Arabes, sous la direction de leur émir As-Samh, firent-ils une première expédition sur Toulouse, la capitale du royaume d'Aquitaine. Mal leur en prit car, lorsqu'ils rencontrèrent les troupes du roi Eudes devant la ville, ils subirent une défaite si grave qu'aux dires des chroniqueurs musulmans l'émir lui-même fut tué et que pas un de ses guerriers n'en réchappa. Cette victoire d'Eudes à Toulouse, le 9 juin 721, priva de troupes les musulmans installés en Espagne pendant au moins quatre ans. Ils ne

purent recommencer leurs raids en profondeur à travers la Gaule qu'en 725. Rendus prudents par cet échec, ils préférèrent remonter le Rhône et piller par surprise la ville d'Autun. Ce raid préfigurait celui de Poitiers en 732.

Tout laissait indiquer, en effet, que la vengeance de la défaite de Toulouse n'allait pas tarder. Aussi, Eudes, pour ne pas être pris de court, préféra utiliser les oppositions qui divisaient les assaillants. Il fit alliance avec un subordonné de l'émir, un wali d'origine berbère, Munnuza, qui était maître de la Cerdagne et détestait les Syriens; alliance scellée par le mariage de Munnuza avec la fille du roi d'Aquitaine. De cette manière, pensait Eudes, les cols des Pyrénées orientales étaient impraticables pour les Arabes, la route de Toulouse par l'Ariège, bien fermée.

Cette diplomatie fut réduite à néant dès 729. Le gouverneur arabe s'empara de Puigcerda et lança une opération de ratissage contre le rebelle berbère qui, après s'être enfui dans la montagne, en fut réduit à se jeter du haut d'un ro-

cher dans le vide. L'émir s'empara même de ses bagages et de sa femme. La belle Occitane fut envoyée incontinent garnir le harem du calife ommyyade à Damas, où elle termina ses jours. Comme un malheur ne vient jamais seul, Charles Martel, qui venait de s'emparer de la Neustrie, commença à franchir la Loire et à lancer des expéditions de pillage à travers les riches terres du Poitou en l'année 731. La situation du roi Eudes d'Aquitaine devenait alors fort critique, car il se trouvait littéralement coincé entre le marteau franc et l'enclume musulmane. La catastrophe était imminente.

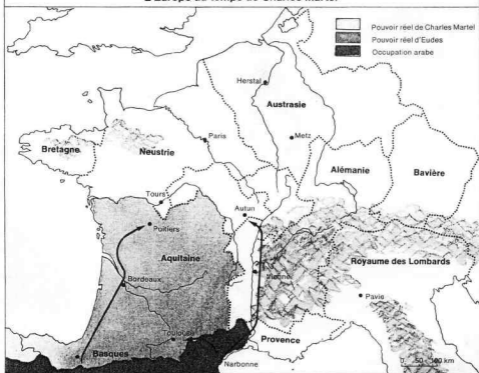
Le nouvel émir d'Espagne, Abd er Rhâman al Ghafiqi se lança en effet dans cette bataille triangulaire avec une habileté manœuvrière qui déconcerta Eudes. Au lieu d'attaquer par les Pyrénées orientales, il entra délibérément en territoire basque, franchissant en force le col de Roncevaux et privant par là même le roi d'Aquitaine de ses meilleurs auxiliaires, les Basques, qui laissèrent passer prudent-



La Gaule mérovingienne finissante  
(carte ci-dessous)  
apparaît, vue de l'extérieur, comme un  
nœud de vipères d'où seules  
émergent deux têtes: le roi  
Eudes qui gouverne l'Aquitaine quasiment  
indépendante  
(de la Loire aux Cévennes, jusqu'aux  
Pyrénées) et Karl, «le jouflu»  
en vieil allemand (page de gauche),  
bâtard héritier  
de la famille des Pépin qui, en Austrasie  
(de l'Escaut au Rhin),  
monopolise la mairie du palais  
(gravure de Migneret, cl. Roger-Viollet).  
Quant à la Neustrie,  
de la Loire à l'Escaut, elle est  
dirigée par un roi fantoche,  
Chilpéric II  
(ci-contre, cl. B.N.). Devant  
cet état de division, les Arabes  
s'aventurent en Gaule.  
La bataille de Poitiers permettra à  
Charles Martel  
de mettre au pas l'Aquitain  
et, en se présentant comme le défenseur  
de la foi,  
de légitimer sa bâtardise.



### L'Europe au temps de Charles Martel



ment une opération qui ne les concernait pas. Bientôt Bordeaux fut prise, ses églises brûlées, sa population massacrée. Eudes tenta vainement d'arrêter les musulmans au passage de la Dordogne avec une armée réduite. Il fut écrasé, la majeure partie de ses hommes tués et lui-même ne dut son salut qu'à la fuite.

Entre-temps Abd er Rhâman prenait la voie romaine en direction de Saint-Martin-de-Tours, le plus riche monastère de toute la Gaule, où effectivement un butin prometteur attirait les Arabes. Laisant sur son passage une traînée d'incendies et de massacres, l'émir ravagea la basilique Saint-Hilaire de Poitiers, située hors

les murs, dépassa la ville et finit par se heurter, sur la rive droite du Clain, à vingt-cinq kilomètres au nord de Poitiers, peut-être près de Moussais-la-Bataille, aux soldats de Charles Martel. Que s'était-il passé ?

Le roi Eudes avait préféré, malgré son hostilité à Charles, appeler le chef germanique au secours. L'enjeu, Saint-Martin-de-Tours, était trop important pour qu'on laissât piller et incendier un centre aussi illustre. Pour la première fois de leur histoire, les Francs, peut-être renforcés par quelques Aquitains, allaient se heurter à des guerriers venus de Syrie, d'Afrique du Nord et d'Espagne. Leurs tactiques militaires étaient radicalement différentes. Aussi, ne sachant comment engager le combat, les deux armées hésitèrent longtemps afin de bien choisir le terrain. Pendant sept jours, harcèlement et escarmouches se succédèrent de part et d'autre de la voie romaine.

Les musulmans sont en majorité des cavaliers légers armés d'une lance, d'un arc et d'un bouclier rond. Ils atta-

quent par vagues successives et se replient en vitesse, tirant des flèches à la renverse sur leurs poursuivants. Vitesse et habileté caractérisent leur méthode. Eloignés de plus de six cents kilomètres de leurs bases, ils sont incapables de prendre d'assaut une ville fortifiée. Mais, en revanche, ils peuvent créer la surprise et piller sans danger. Aussi craignent-ils le choc en bataille rangée. Les Francs, eux, au contraire des Aquitains qui s'appuyaient à l'instar des Arabes essentiellement sur la cavalerie (besque surtout), sont exclusivement des fantassins. Chaque fantassin porte un bouclier oblong, un casque conique et parfois, mais pas toujours, une cuirasse faite d'une chemise de cuir couverte de plaques de fer. Quant aux armes offensives, elles sont particulièrement efficaces et dangereuses. Chacun porte un scramasaxe, sorte de sabre droit très court (cinquante centimètres) à un seul tranchant pour le corps à corps. Il dispose aussi de la francisque, une hache à un seul fer, et non pas deux comme une mauvaise interprétation des textes l'a fait croire à tort. Ce fer, de

forme triangulaire, est si bien emmanché que la hache lancée peut, après plusieurs tours sur elle-même, fracasser le



crâne de l'adversaire. Enfin, l'épée longue du guerrier franc est une réussite de la technique des forgerons germaniques. Longue d'un peu moins d'un mètre, mince au point de n'avoir que cinq millimètres d'épaisseur, elle est si souple que n'importe qui peut la ployer en arc de cercle sans qu'elle casse. Elle était composée d'une âme de fer damassé à bandes torsadées de fer doux ou carburé et de tranchants rapportés en fer à faible teneur en carbone et en azote. L'âme était très souple mais les tranchants extrêmement durs. Le guerrier utilisait alors son épée non pas d'estoc, car elle aurait plié sous le choc, mais de taille. Ainsi la brandissait-il en l'air en lui faisant faire plusieurs moulins pour l'abattre de côté sur la tête de l'ennemi, par le travers des oreilles. Tel un véritable rasoir, l'épée décalottait proprement le crâne du malheureux, sans aucune esquille ni ébarbure. L'épée franque était, si l'on risquait le combat rapproché, l'arme absolue de l'époque.

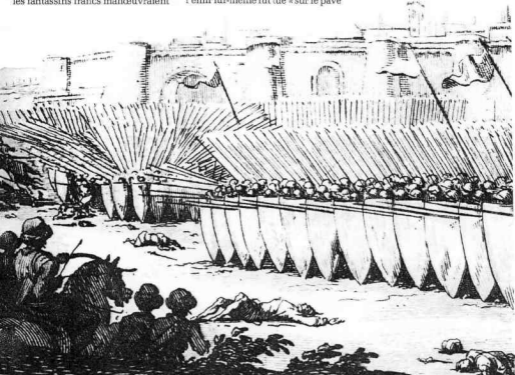
Enfin, dernier point important, les fantassins francs manœuvraient

en triangle, en « coin », selon le terme technique, au contraire des cavaliers arabes qui opéraient en essaims tourbillonnants se défilant et se regroupant sans cesse. Leur mobilité contrastait avec la lenteur, pour ne pas dire la rigidité des blocs germaniques où chacun restait serré contre son voisin. Abd er Rhâman ne pouvait être que déconcerté par cette tactique.

### Poitiers, défaite de l'Occitanie

Aussi n'envisagea-t-il le combat que le premier jour du Ramadan, le samedi 25 octobre 732. Était-ce pour obtenir l'aide d'Allah, ou pour éviter, s'il avait trop tardé, la fatigue due au jeûne diurne ? On ne sait. Toujours est-il que les charges répétées des cavaliers musulmans se heurtèrent à de véritables murs hérissés d'épées brandies et tournoyantes. A chaque assaut, ils perdaient des leurs, sans pour autant parvenir à rompre les lignes adverses. Au cours de l'un de ces chocs, l'émir lui-même fut tué « sur le pavé

« *Alors Abd-ar-Rahman, en poursuivant le susdit duc Eudes, décide d'aller piller l'église de Tours [...]*  
*Lorsque le maire du palais d'Austrasie en Francie intérieure, nommé Charles, homme belliqueux depuis son jeune âge et expert dans l'art militaire, prévenu par Eudes, lui fait front [...]*  
*les deux adversaires se harcèlent pour choisir le lieu de la bataille, puis enfin se préparent au combat, mais, pendant qu'ils combattent avec violence, les gens du Nord, demeurant à première vue immobiles comme un mur, restent serrés les uns contre les autres, telle une zone de froid glacial, et massacrent les Arabes à coups d'épée. Mais lorsque les gens d'Austrasie, supérieurs par la masse de leurs membres [...]*  
*eurent trouvé le roi, ils le tuent: dès qu'il fait nuit, le combat prend fin [...]* » in « L'Anonyme de Cordoue », vers 1376 à 1437 (grav. anon. cl. BN).



des martyrs » comme le répètent à l'envi les chroniqueurs musulmans. En effet, mourir dans le combat contre les infidèles est un moyen assuré d'entrer dans l'éternité, d'être sauvé. « Le Paradis est à l'ombre des sabres », dit le Coran. Mais les troupes musulmanes avaient beau être galvanisées par l'idéal de la guerre sainte, le *djihad*, elles n'en furent pas moins brisées par la nouvelle de la mort de leur chef. Les Francs, eux, s'attendaient à une reprise du combat le lendemain matin. Leur étonnement fut total lorsqu'ils s'aperçurent que rien ne bougeait dans le camp musulman. Celui-ci avait été évacué en pleine nuit et les colonnes de cavaliers avaient rapidement battu en retraite pour regagner leurs bases. Au passage des cols pyrénéens, les Basques en profitèrent pour en massacrer quelques-uns. Les Francs, faute de cavalerie, avaient été incapables de poursuivre les vaincus. D'ailleurs, Charles Martel avait préféré partager le butin entre ses guerriers et revenir en Austrasie où des tâches plus urgentes l'attendaient.

Ainsi, au total, sur le moment, la bataille de Poitiers n'a aucune importance aux yeux des Francs. Ce premier contact avec les Arabes ne réglait rien en effet. Un raid de pillage avait été bloqué, sans plus. Childebrand, demi-frère du majordome du palais austrasien, termine son récit officiel de la bataille par ces simples mots : « Ainsi victorieux, il triompha de ses ennemis », et il passe aussitôt aux événements de l'année 733 : l'occupation de la Bourgogne ! Aussi les musulmans recommencèrent-ils leurs tentatives de conquête en Provence et Charles Martel dut venir les combattre une nouvelle fois en plein Languedoc. Son fils, Pépin le Bref, ne put éliminer l'occupant arabe de Narbonne qu'après un très long siège, de 752 à 759 ! Les troupes de Charlemagne durent encore affronter une grande expédition musulmane en 793 et se faire battre sur les rives de l'Orbieu. Bref, la Gaule ne fut vraiment à l'abri de l'Islam qu'après la prise de Barcelone en 801. Donc Poitiers n'est pas LA vic-

toire sur les musulmans. Elle n'est pas LE coup d'arrêt à l'expansion islamique.

Dans ces conditions, pourquoi a-t-elle été privilégiée ? Les contemporains ont-ils réagi avec la même indifférence que Childebrand, le chroniqueur franc ? Il faut bien se rendre compte que dans la situation de vide politique où se trouvaient les pays chrétiens, les conséquences de cette bataille furent ressenties à plusieurs niveaux : d'abord celui de l'Aquitaine, puis celui du royaume des Francs, enfin celui de l'Europe entière.

Le grand vaincu de la bataille de Poitiers, ou plutôt de celle de Bordeaux, est d'abord, en effet, le roi d'Aquitaine, Eudes. Depuis plus d'une trentaine d'années, il avait patiemment bâti un royaume indépendant, s'appuyant sur une civilisation gallo-romaine intacte en laquelle romanité et chrétienté ne faisaient qu'une. La langue parlée par les populations était un latin légèrement déformé, que nous appelons aujourd'hui occitan. L'Aquitaine était alors le seul royaume non germanique de toute l'Europe. Elle apparaissait comme le véritable défenseur d'une civilisation exempte de la barbarie germanique, face aux nouveaux païens, les musulmans. Et elle avait rempli ce rôle puisque la bataille de Toulouse en 721 a été effectivement la première défaite musulmane sur le continent européen.

Or Poitiers a effacé Toulouse dans la mémoire collective, bien qu'elle fût le deuxième échec de l'Islam, parce qu'elle a abattu la puissance d'Eudes. Écrasé, Eudes a laissé l'initiative à Charles Martel. Lorsque le roi d'Aquitaine mourut en 735, le prince des Francs tenta une première occupation du territoire aquitain. Comme il avait éliminé d'autres princes autonomes régionaux, il ne put pousser jusqu'au bout son succès. A plus ou moins long terme cependant, l'indépendance de l'Aquitaine était condamnée, d'autant que la versatilité des Basques la rendait aléatoire. Effectivement, le royaume d'Aquitaine disparut en tant que région indépendante entre 760 et 768. En somme, l'Occitanie avait à peine trouvé sa maturité politique qu'elle la perdait sous le choc des batailles de Bordeaux et de Poitiers. L'émir d'Espagne avait rendu à Charles

Martel l'immense service de débarrasser de son plus dangereux adversaire, Eudes. L'Islam a cassé définitivement l'expression politique de l'Occitanie, tel est le premier résultat de la bataille de Poitiers'.

## Joli trucage

Au reste, les chroniqueurs francs de ces années-là n'ont été sensibles qu'à cet unique aspect de la bataille. Pour achever le moribond aquitain, tous prétendirent qu'Abd er Rhâman avait été appelé par Eudes. Il leur était d'autant plus facile d'accuser le roi d'Aquitaine de cette trahison qu'il avait marié sa fille, nous l'avons vu, avec le wali berbère de Cerdagne. Ainsi, comme au mélodrame qui fait pleurer Margot, le traître occitan et le méchant musulman s'étaient donné la main pour poignarder dans le dos le royaume des Francs, et alors... au dernier moment, Charles Martel était arrivé avec son marteau !

Il y a donc comme une odeur de règlement de compte dans cette explication simpliste de la bataille de Poitiers par Childebrand et ses émules. Elle a cependant l'avantage de nous faire sentir l'atmosphère de guerre civile qui régnait alors et le désir frénétique de Charles Martel de parvenir au pouvoir puisqu'il n'y avait pas plus de droit que son rival. Poitiers était donc une bonne affaire pour lui, car elle lui rendait facile la marche vers le trône.

Pour ce bâtard deux fois illégitime — par sa naissance et pour avoir osé mettre la main sur la dynastie mérovingienne —, il fallait évidemment trouver une justification à son pouvoir de fait. La légitimation ne pouvait venir que de l'Église. Or cette dernière, en la personne d'un pape grec, Grégoire II, avait penché en faveur de l'Aquitaine. En 720, il avait envoyé une lettre à Eudes, l'encourageant à résister à l'Islam. Il y avait ajouté trois éponges liturgiques qui servaient à ramasser le vin consacré tombé sur l'autel pontifical. Eudes, avant la bataille de Toulouse, les avait fait couper en petits morceaux et fait manger à ses soldats « afin qu'aucun de ceux qui participaient au combat ne fût ni blessé ni tué ». Ainsi le roi d'Aquitaine devenait-il le champion de la chrétienté contre l'Islam. Au *djihad* musulman ré-

1. Cf. Pierre Bonnassie, « L'Occitanie, un État manqué ? », *L'Histoire* n° 14, juillet-août 1979, p. 31, et Michel Sot, « Les vrais vaincus de Poitiers », *L'Histoire* n° 27, octobre 1980, p. 87.

pondait déjà une espèce de pré-croisade. De plus, la victoire de Toulouse avait dégarni l'Espagne de troupes musulmanes au point que, l'année suivante, en 722, un noble chrétien espagnol, Pélage, parvint avec quelques compagnons à battre une petite troupe arabe à Covadonga. Or Covadonga fut le début de l'indépendance espagnole et de la reconquête de la péninsule. Si l'on tient à tout prix à trouver à quel moment le coup d'arrêt à l'expansion musulmane fut porté, il faut l'attribuer non pas à Charles Martel, mais à Eudes devant Toulouse.

La victoire de Charles Martel est d'abord à usage interne puisqu'elle le débarrasse de son plus dangereux rival. Et, bon gré mal gré, la papauté commença à entrer en relations avec le maire du palais. En même temps, ses thuriféraires s'employèrent à lui faire endosser le costume du combattant de la foi contre l'Islam. Ils le comparaient à Josué conduisant le nouveau peuple élu, les Francs, contre les Cananéens idolâtres, les musulmans, au son des trompettes divines. Ils firent en même temps un silence complet sur les victoires d'Eudes, présenté comme un traître. Ainsi monta à l'horizon, grâce à cette interprétation à usage interne de la bataille de Poitiers, l'étoile de la future dynastie carolingienne.

## La fin des particularismes

Hors du royaume des Francs, ce trucage de la bataille de Poitiers, mise à la place de celle de Toulouse, passa inaperçu. Les autres peuples chrétiens furent surtout sensibles à la dimension internationale de l'événement. Ils réagirent essentiellement devant l'impérialisme de la nouvelle religion venue d'Orient avec une violente passion. Deux auteurs en particulier accordèrent à Poitiers une importance planétaire, que les Francs ne lui avaient pas attribuée. Le premier est anglais, le second espagnol. Bède le Vénéral, un moine anglo-saxon qui vivait à Yarrow près de la frontière écossaise, venait de terminer son *Histoire des Angles* en 731, fort âgé. A la nouvelle de l'échec musulman, il retrouva le courage de prendre la plume pour ajouter à son œuvre cette phrase

lapidaire: «Telle une très grave peste, les Sarrasins affligèrent les Gaules de malheureux désastres, mais ils pleurèrent bientôt dans la même province pour un châtiment digne de leur foi pervertie.» Ici, Poitiers est interprété sur un plan strictement religieux, sans aucune référence aux problèmes politiques.

De même un Espagnol chrétien inconnu écrivit à Cordoue, sous l'occupation musulmane, une chronique qu'il arrêta en 756. Il est le seul à nous donner, à l'inverse de Bède, un récit aussi long et détaillé de la bataille de Poitiers. L'essentiel de notre connaissance sur l'événement de 732 vient de cet anonyme de Cordoue. Or son récit est particulièrement révélateur d'un nouveau point de vue. Il a saisi l'importance de Toulouse, mais il voit dans Poitiers un fait nouveau. A deux reprises il appelle les Austrasiens, Européens. Le terme signifie alors, dans le vocabulaire du temps, chrétiens. Pour ce chrétien mozarabe, soumis à un vainqueur qu'il déteste, il n'y a plus d'espoir de libération que dans la solidarité chrétienne. Ainsi s'ébauche pour la première fois l'impression qu'au-delà des royaumes, une certaine fraternité peut rapprocher les peuples d'une même croyance et d'un même continent.

Au total, comme nous le voyons, l'influence de la bataille de Poitiers fut des plus faibles sur l'évolution de l'Islam. La bataille de Toulouse en eut davantage, en particulier pour l'Espagne. Poitiers a rendu impossible l'évolution d'une Occitanie indépendante. Elle a surtout permis de lancer définitivement la dynastie carolingienne sur sa trajectoire dynastique, royale, puis impériale. Elle a déplacé irrévocablement le centre de gravité du royaume des Francs du Midi vers le Nord. Enfin, elle a fait prendre conscience à des peuples chrétiens européens d'une certaine unité. Loïn d'être un éclat de gloire militaire arraché aux dépens de pillards nomades, elle demeure la tragédie issue d'une guerre civile et la découverte que les particularismes poussés à l'extrême sont destructeurs et que l'union s'impose. A Poitiers, Abd er Rhâman, vainqueur d'Eudes, mais vaincu par Charles Martel, prépare l'empire de Charlemagne. □

## Pour en savoir plus

- Les sources sont difficilement accessibles. Le texte de Childebrand a été traduit en anglais par J.M. Wallace-Hadrill, dans *The fourth book of the chronicle of Fredegar*, Londres, Nelson, 1966. La chronique d'Ibn el Athir, Al Kamil Fit-Tarikh, a été traduite partiellement en français par E. Fagnan, Alger, 2 tomes, 1898-1901.

### La légende

- M. Reinaud, *Les invasions des Sarrasins en France*, Paris, 1836, le premier à donner à la bataille de Poitiers une importance démesurée, influencé qu'il était par la récente prise d'Alger. Réédition chez Kraus Reprint, 1975.

### La civilisation musulmane

- E. Levi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, 1953, t. III, et L. Musset, *Les invasions, le second assaut contre l'Europe chrétienne*, Paris, PUF, 1971.

### L'Aquitaine

- M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes*, Paris, Touzot, 1979.

### La bataille

- J.H. Roy et J. Deviosse, *La bataille de Poitiers*, Gallimard, NRF, coll. «Trente journées qui ont fait la France», Paris, 1966. Trompés par un article de Baudot, «Localisation et datation de la première victoire remportée par Charles Martel contre les musulmans», recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel, t. I, Paris, 1955, p. 93-105, les auteurs ont placé la bataille le 17 octobre 733. En réalité, la critique des sources austrasiennes empêche l'adoption de cette date. Voir M. Rouche, «Les Aquitains ont-ils trahi avant la bataille de Poitiers?», *Le Moyen Age*, 1968, p. 5-26.
  - P. Senac, *Musulmans et Sarrasins dans le sud de la Gaule du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, le Sycomore, 1980, a bien compris que la bataille de Poitiers n'a pas interrompu l'activité de l'Islam en Gaule.
  - J.-P. Poly, *La Provence et la société féodale, 879-1166*, Paris, Bordas, 1976.
- Film**
- FR 3 loue le film «La Bataille de Poitiers», réalisé par D. Costelle et H. de Turenne dans la série «Les grandes batailles de l'histoire».